

Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter, Thierry Paquot, mai 2020

La chronique de l'architecte-urbaniste par Laurent Pinon

Qu'est-ce qu'habiter signifie ? À l'heure où les confinements invitent au recueillement, à l'isolement, en France et dans le reste du monde, interroger la notion d'habiter revient à questionner celle du mode de vie en général. Cette question, Thierry Paquot se la pose depuis le milieu des années 1990, et il en explore le champ des réponses possibles. Dans son livre, *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*, publié en mai 2020 aux éditions Terre Urbaine, il partage avec le lecteur sa propre expérience et dévoile l'histoire qui est la sienne.

Pour saisir encore plus l'enjeu sous-jacent du thème de l'habiter, il convient de rappeler quelques données de notre demeure terrestre. Lorsque Thierry Paquot se penche sur la question de l'habiter, la planète recense alors près de six milliards d'individus. Aujourd'hui, l'Organisation des Nations Unis estime que nous ne serions pas loin de deux milliards d'individus de plus, et envisage pour 2050 une population totale de près de dix milliards, autant de personnes qui chercheront à se loger, à habiter. Or comme l'énonce Thierry Paquot, « une ville chaleureuse, un quartier paisible, une maison agréable, accueillante, ne suffisent pas à habiter – ce qui ne légitime pas pour autant le taudis, l'habitat sans qualité, la maison sur catalogue, le grand ensemble mal entretenu, le quartier dégradé, la ville abandonnée, etc. [...] Habiter consiste à être-présent-au-monde-et-à-autrui. ».

L'écriture de Thierry Paquot n'est pas conventionnelle ou attendue ; elle est sensible comme en témoignent particulièrement les deux premiers chapitres consacrés à des « confidences autobiographiques ». Le premier s'ouvre sur la mort de son père, en Ile-de-France, et comme pour mieux révéler la problématique mondiale de la notion d'habiter, le second déplace immédiatement le lecteur à Pune, en Inde. Après cette introduction existentielle, Thierry Paquot révèle l'intérêt de la philosophie dans la pratique de l'urbanisme et de l'architecture, piquant au vif le lecteur professionnel ! En effet, des critiques dénoncent la production architecturale et urbaine et « nos professionnels s'[en] emparent [de l'air du temps], sans aucun esprit critique ». Mais force est de constater que ses propos se justifient lorsqu'il écrit que « Philosopher aide [...] à se positionner et à s'orienter », et qu'on ne peut que regretter que la philosophie de l'urbain ne soit pas davantage enseignée et attendue dans le monde professionnel. Après tout, un diagnostic d'étude urbaine ne pourrait-il pas intégrer une approche philosophique du sujet ?

Il est ensuite question de maisons puisque celles-ci existent avant même que la notion d'habiter n'apparaisse. Elles sont de natures différentes avec celle poétique de Gaston Bachelard (1884-1962), la machine à habiter de Le Corbusier (1887-1965), mais aussi la cabane, comme celle qu'on construit dans un jardin, présentée comme « archétype de l'architecture occidentale ». Suivant la chronologie, Thierry Paquot peut alors raconter l'étymologie du verbe habiter, où l'on découvre que son application à la ville s'amorce seulement au milieu du siècle dernier avec notamment les conférences de Heidegger. Ils sont beaucoup d'autres à être ensuite cités (Ivan Illich (1926-2002) ou encore Henri Maldiney (1912-2013) et tant d'autres), chacun contribuant à cette « géohistoire de la notion d'habiter ». Enfin, avant de conclure, l'auteur fait un pas de côté en exposant une autre notion complémentaire, la « topophilie », pour mieux révéler la force d'un attachement à un lieu. Après cette démonstration de « philosophie de l'urbain », Thierry Paquot boucle le récit en revenant à l'importance de la langue, des mots, ceux qui permettent de communiquer et lui faire dire que « habiter consiste à être présent au monde et à autrui ».

Après avoir lu *Demeure Terrestre*, à la question « où habitez-vous ? », répondre seulement par une indication géographique et un type de logement n'est plus possible. Le propos de l'auteur est savamment orchestré tout en ayant une grande maîtrise de l'art du récit. Sa pensée est comme une demeure dans laquelle il nous invite à entrer, traverser puis sortir. Les mots se lisent comme ils s'écoutent, et le lecteur découvre à quel point la parole est une clé dans la notion d'habiter. « J'ai compris que l'on habitait non pas un terroir, un lieu mais une langue ». Pour les urbanistes, architectes, promoteurs, aménageurs et élus, s'ouvre alors un immense champ de réflexion qui incite à nourrir les projets urbains de demain, pour mieux habiter le monde.